

colorchecker CLASSIC



x-rite

mm

0 cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

M. 10800

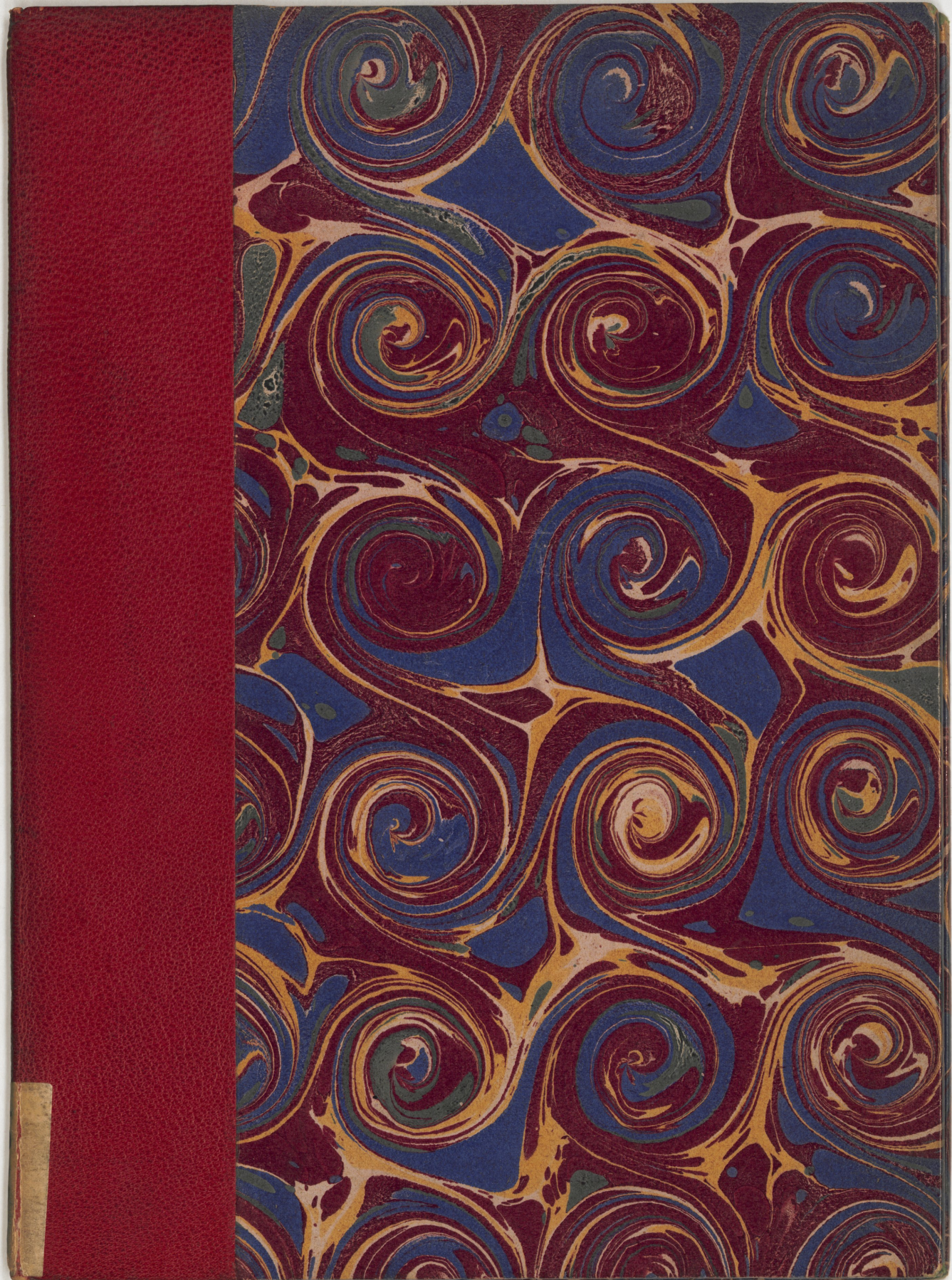


LE DÉRÈGLEMENT DE L'ÉTAT

1651

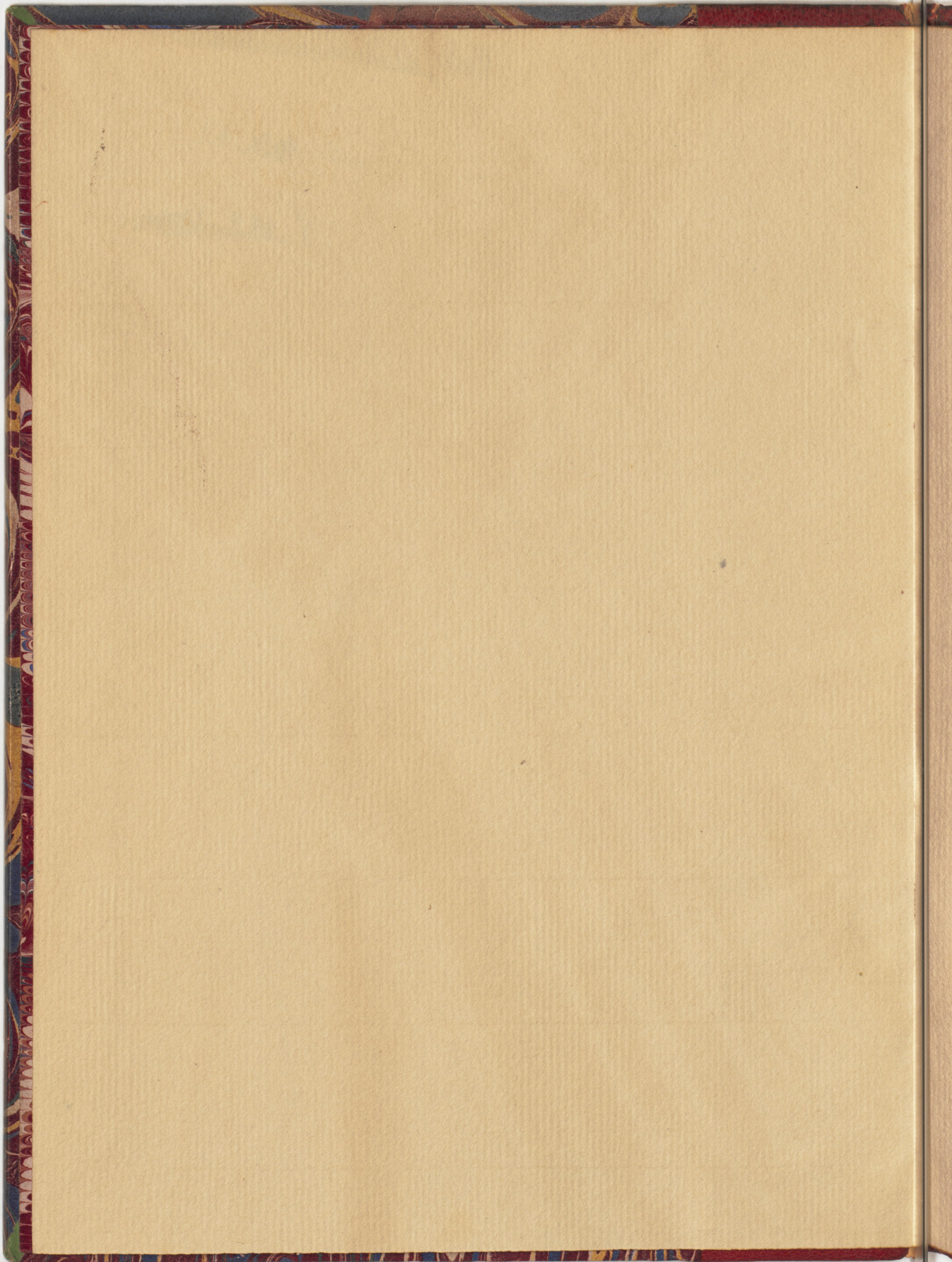


( )









In. 10, 807.

Cat. Moreau,

n. 1009.

200 05 11

1890

1890



L E

# DEREGLEMENT DE L'ESTAT,

Où les curieux verront que les veritables causes des  
desordres sont:

- I. Le mespris de la Religion dans la diuision de ses  
Docteurs, dans la Politique des Predicateurs, &  
dans le mauuais exemple des Grands.
- II. La confusion des trois Estats, dans l'ambition dé-  
reglée du Clergé, dans l'abus de la Noblesse ; &  
dans le luxe du Peuple.
- III. L'impunité des crimes dans les personnes pu-  
bliques.
- IV. La trop grande abondance des richesses dans les  
Ecclesiastiques.
- V. Le mauuais vsage de la Politique dans la pratique  
des maximes Italiennes, contraires à la simplicité  
des François.

*Avec un discours en suite qui fera voir dans l'application de ces cinq  
causes à leurs effets, par les exemples du temps, que tous les  
desordres de l'Estat en sont prouenus.*

M. DC. LI.



21

L. E.

# DEREGLEMENT DE L'ESTAT.

Où les auteurs veulent que les véritables causes des  
désordres soient :

I. Le mélange de la Religion dans la distinction de les  
Docteurs, dans la Politique, des Jurisconsultes, &  
dans les manières exemples des Grands.

II. La confusion de plusieurs États, dans l'ambition de  
regler du Clergé, dans l'honneur de la Noblesse, &  
dans le luxe du Peuple.

III. L'ignorance des causes dans les peuples par  
les Princes.

IV. La trop grande abondance des richesses dans les  
Écoliers.

V. Les manières viciées de la Cour, dans la pratique  
des maximes politiques, conduites à la simplicité  
des mœurs.

VI. Les manières viciées de la Cour, dans la pratique  
des maximes politiques, conduites à la simplicité  
des mœurs.

M. DC. LI.





## LE DEREGLEMENT DE L'ESTAT.

Ceux qui ne raisonnent sur les desordres du réps que par les principes de la Politique vulgaire, ne trouvent point de plus prochaines causes à ces pernicieux effets, que celles qu'ils empruntent de la mes-intelligence des grands, & de la division des Sujets d'avec leur Souuerain: La Fronde accuse les Mazarins; les Mazarins deposent en reuanche contre la Fronde; les passionnez pour le maintien de la Royauté iugent que les Sujets manquent d'obeissance; les Sujets protestent que la tyrannie des Ministres rend le ioug Royal insupportable; Les ennemis de Monsieur le Prince luy donnent trop d'ambition; ses Partisans accusent la France d'ingratitude; Les independans ne veulent point que les Parlemens se meslent des affaires d'Estat; Les Parlemens pretendent qu'il ne peut point estre d'affaire qui ne releue de son autorité; Le Clergé ne cesse d'inuestiuer contre le peu de respect que la Noblesse luy porte; la Noblesse respond que le Clergé n'est plus dans cette simplicité Chrestienne qui le rendoit autrefois si venerable dans l'esprit des Grands: Ainsi nous ne voyons pas moins de sentimens que de partis; & cette grande diuersité a fondé la reflection de ceux qui vont puiser toutes les sources des remuements de la France dans les schismes d'Estat.

Mais comme ce seroit estre tres-mauuais Philosophe, que de contenter sa curiosité sur la recherche des tempestes, de la seule connoissance des vents; aussi ne pensay-je pas que ceux-là soient trop bons Politiques, qui

n'alleguent pour toute raison des troubles de la Monarchie, que la seule des-vnion des grands; sans tascher de percer plus auant, pour apprendre les motifs qui les ont diuisez, ou du moins les causes qui peuuent estre comme les constellations secrettes de ces mal-heureuses influences fatales à la tranquillité des Estats: C'est là dessus que ie pretends satisfaire à la curiosité de mes lecteurs, apres vne tres-exacte recherche que i'ay fait contre les tragiques ressorts, qui font jouer depuis tant d'années les pernicieuses machines de nos mauuais destins contre le repos de la France.

L'emprunte la premiere cause de ces troubles du mépris general qu'on fait de la Religion, dont les Docteurs ne sont que Sophistes; dont les propres Partisans ne sont passionnez qu'en apparence; dont les peuples sont rebutez par le mauuais exemple des Grands; dont les veritez ne sont estalées dans les cheres que par des Politiques mondains; & dont la profession n'est exercée qu'avec honte.

Le presuppose neantmoins auant que d'étaler les preuues de ces propositions, que la Religion est le veritable fondement de tout le gouvernement Politique; & qu'à moins que d'en accompagner toute la conduite, il est impossible de la faire reussir au gré de ceux qui en sont les intelligences. Apres l'autorité de tous les plus illustres Legislatours des Republicques que i'ay pour garants de cette verité, ie la fortifie en suite par vne raison ce me semble assez conuinquante, que i'emporte de la fin mesme du gouvernement, qui n'est autre que de soumettre les peuples à la disposition souueraine des Loix, avec vne dependance si captiue, que personne ne s'en puisse dispenser, sans encourir à mesme temps les peines qui sont ordonnées contre les infracteurs: Il est euident que cette soumission si respectueuse que les Loix exigent pour les Souuerains, marque en eux quelque chose de plus qu'humain, qui les approchant en quelque façon

5  
façon de la diuinité, les fait regarder avec cette defferance auue-  
gle de tous ceux qui leur sont soumis.

Ie demande maintenant s'il n'est pas impossible que ce respect  
tenant du sacré, puis qu'il exige vne soumission auuegle, se puis-  
se en aucune façon se conseruer sans le secours de la Religion, la-  
quelle venant à ietter le scrupule dans les consciences par l'ap-  
prehension d'en courir les disgraces des loix qui sont cōme les de-  
cisiōs de l'Eternité, maintiēt les peuples dans le respect inuiolable  
qui leur est deu, sans permettre iamais que pas vn se dispēse de leur  
obeir, qu'avec le déplaisir d'en auoir violé la sainteté: Comme  
nous voyons ordinairement que les peuples qui n'ont point de  
loix, parce que ne se pouuant pas que les vns se soumetent naturel-  
lement à la disposition des autres par la creance qu'un chacun a  
qu'il n'en est pas de plus grand que soy; il faut necessairement se  
feruir ou de pretexte, ou de la Religion pour les appriuoiser sous  
le joug, par l'idée de quelque apparence de diuinité; & les faire  
compatir par ce mesme moyen dans l'vnité de la dependance:  
Ainsi dans ce raisonnement, la Religion est si necessaire, qu'il  
n'est point de moyen plus infallible pour conseruer la tranquil-  
lité dans les Estats, que le soin de maintenir les peuples dans le  
respect inuiolable des choses sacrées; & de ne permettre iamais  
que les crimes ou les abus qui se commettent contre l'amour de  
la sainteté, demeurent en aucune façon impunis.

Après ce discours ie reprens mes propositions, pour monst-  
rer que le mépris de la Religion est vne des principales causes des  
grands defordres qui brouillent aujourd'huy les affaires de cet  
Estat; & ce mépris ie le remarque en premier lieu dans les deffen-  
seurs mesme de la Religion, c'est à dire dans les Docteurs du  
temps, qui en étalent aujourd'huy les veritez avec plus de curio-  
sité que de zele; & que bien loin de faire subsister le Christianis-  
me dans vne certaine simplicité de creance, le confondent de  
tant dedales par la diuersité de leurs opinions qu'on admire  
moins ceux qui sçauent bien faire, que ceux qui sçauent subtile-  
ment disputer. N'est-il pas vray que la veritable Religion est Mo-  
narchique, puis qu'elle ne peut subsister que par la seule vnité  
de creance; & que dès lors qu'elle vient à se diuiser en plusieurs

partis, ou bien elle se détruit par sa propre curiosité, ou bien elle ne subsiste du moins que dans le parti, qui a le bon-heur de demeurer dans la verité, si toutesfois ils ne s'en separent pas plustost tant qu'ils sont par les extrauagances superflües de leurs curiositez.

Pour moy ie fais profession d'estre Romain, & de viure dans cette creance, avec la simplicité du Christianisme: I'entens d'un autre costé que les Romains mesmes sont partagez à deux sentimens contraires, & que Iansenius & Molina se sont éleuez pour faire deux partis dans la mesme Religion qui se perd necessairement, si toutesfois elle ne se conserue dans l'vnité d'une mesme creance: Les Iansenistes neantmoins protestent qu'ils sont Romains, les Molinistes encore dauantage; desquels des deux faut-il croire? les premieres soustiennent que leur croyance est orthodoxe, les seconds le nient: si ie me iette dans la neutralité, ie me rends coupable dans les ingemens des deux partis: Si ie me declare pour l'un, l'autre proteste que ie suis dans le rang des reprenez; ainsi quelque ferme dessein que i'aye de proceder avec sincerité dans le choix de la veritable creance, il faut que ie me resoluë d'estre condamné par ceux-là mesme qui professent d'estre Romains aussi bien que moy.

Là dessus ie raisonne de la sorte; Le Ianseniste soustient que le Molinisme ne vaut rien; le Molinisme en dit tout autant du Iansenisme; & moy ie soustiens que l'un & l'autre ne valent rien, & qu'ils sont tous deux seditieux, & Republicains, dans l'Estat Monarchique de la Religion; puis qu'ils affectent de faire des partis, rompant l'vnité de la creance par le schisme de leur diuision; & qu'ils troublent le repos de cette sainte Monarchie, par la diuersité des factions contraires qu'ils y forment au grand prejudice de son vnité, sans laquelle la Religion ne peut iamais subsister.

Ce raisonnement est-il à propos, me dira quelqu'un, pourray-je bien prouuer de là, que les partis de la Religion ont causé ceux de l'Estat; & que les desordres de la Monarchie, sont les funestes effets de ces mes intelligences factieuses, qui diuisent aujourd'huy tous nos Docteurs? Il ne faut point douter: Puis qu'il apert par les raisons precedentes que le gouuernement Politique ne peut reussir que par le moyen de la Religion, qui captiue les sujets dans la

dependance des loix; il faut par consequent que ces deux Monarchies; c'est à dire la Chrestienne & la ciuille marchent de pair, & que la bonté de l'vne depende absolument de la bonté de l'autre; il faut, dis je, que l'vne patisse des desordres de l'autre, que la sainte ne soit point diuisée pendant que la ciuille se conseruera dans l'intelligence; que la ciuille reciproquement ne soit point dans le repos, pendant que la sainte sera trauersée par les contradictions de ses parris.

En effet n'est-il pas probable que les diuersitez des partis qui se forment dans la Religion, sont les auancoueurs de ceux qui se formeront infailliblement dans les Estats: & qu'il n'est pas possible que deux diuerses Religions ou deux diuerses cabales dans vne mesme Religion, ne disposent les esprits à se mutiner contre l'vnité du gouvernement Monarchique; puis que dans nostre supposition, la bonté de ce dernier est vn effet de la bonté du premier, & qu'il n'est point de plus grand motif pour soumettre les peuples à l'obeissance des loix, que celuy qu'on emprunte de la Religion.

Ainsi ie pense que pour faire rejoindre la diuision des sujets avec leur souuerain, il seroit expedient que les intelligences de cét Estat rompiissent le cours des dangeteux monopoles qui se forment dans la Religion par les pernicieuses intrigues de Iansenius & de Molina, afin que tous ces schismes de Religion venant à se reünir par vne aimable simplicité de creance sans se mettre plus en peine de ces hautes veritez qui ne seruent de rien pour la reforme des mœurs; Les Sujets fussent inuitez par le serupule de leur des-vnion à se rejoindre sous l'autorité du Roy, pour obeir à vne simplicité de dependance sans se mettre en peine de mettre le nez dans les affaires d'Estat, non plus que dans ces veritez inconceuaibles de la foy, dont les curieuses autant qu'inutiles recherches font aujourd'huy les schismes & les reuoltes de la Religion sous les bannieres de Iansenius & de Molina, comme dans l'Estat sous les estendars de la Fronde & du Mazarin.

Si les Docteurs de la Religion ne sont que des Sophistes, ou des Peripateticiens; ie puis dire avec mesme raison que les Predicateurs ne sont que des Orateurs d'Estat, ou des Rheteurs de

vanité, qui ne preschent rien moins que la vertu, & qui contribuent plustost à faire des curieux qu'à faire des gens de bien. Cette mode introduite par les demons est si pernicieuse à deux Estats tant Chrestien que Ciuil, qu'il est bien difficile de iuger, lequel des deux est le plus interessé à son abolition, puis que cette nouvelle façon de prescher ne tend à autre chose qu'à ruiner la simplicité du peuple, en le rendant capable des connoissances des plus esleuées; desquelles il n'est pas plustost esclairé qu'il commence à se méconnoistre, & à vouloir mettre le nez dans tous les affaires qui se passent; au grand desavantage de la simplicité; sans laquelle il est evident que les Monarchies tant Chrestiennes que ciuiles, ne sçauroient subsister, puis que personne ne doute que la curiosité & l'obeissance ne soient entierement incompatibles.

Cette extrauagance des Predicateurs dans la recherche des curiositez dont ils repaissent le peuple, est vn acheminement au peu de respect qu'on a pour les choses sacrées, & par mesme moyen au mépris qu'on fait de respecter les volontez Souueraines, lesquelles setrouuant alliées dans les precedentes, ne sont pas moins exposées à ressentir les outrages des curiositez de leurs peuples.

Il passe au peu de soin que les grands ont de viure dans le respect de la Religion; & ie dis que ce mépris sacrilege des choses saintes, est la premiere cause du mépris que les peuples font de se soumettre à leur obeissance, par la raison plausible qu'ils ont, que le pouuoir de Dieu estant plus souuerain sur les grands de la terre, que celuy des grands sur les peuples, il semble que les grands dispensent les peuples de leur obeir, parce qu'ils se dispensent eux-mesmes de l'obeissance qu'ils doiuent aux ordres de leur Souuerain. Ce raisonnement est si veritable qu'on n'a iamais presque veu de reuolte sous le regne des Saints, comme les méchans n'ont iamais regné que dans les apprehensions continuelles d'estre precipitez de leurs crimes par les iustes poursuittes de leurs peuples.

Faut-il maintenant prouuer que la profession de la vertu n'est exercée qu'avec honte; & que la plus part du monde n'a de bonté qu'en apparence; faut-il faire voir qu'on n'est aujourd'huy honteux que de n'estre point effronté; & qu'on ne s'adonne presque point



point à la vertu qu'à mauvais dessein, c'est à dire pour faire plus heureusement reüssir les souplesses sous le voile de la sincerité: cela n'est qu'é trop euident; & par mesme raison il ne faut plus s'estonner des desordres qui troublent nostre repos, puis qu'il est impossible de conseruer la tranquillité de l'Estat pendant les traueses de la Religion; & de faire respecter l'autorité Souueraine du Roy, pendant que celle de Dieu est generalement dans le mépris.

Que les Sophistes Chrestieus se deportent donc de faire naistre tant de partis, pour diuiser l'vnité de la Religion: Que les Predicateurs ne soient pas si curieux de percer dans la connoissances de ces eminentes verités: que les grands se resoluent de donner bon exemple, par vne profession sincere & veritable du Christianisme: qu'on ne rougisse plus que d'auoir eu honte de pratiquer la vertu: & nous verrons d'abord que les orages de l'Estat se calmeront; que tous les diuisez se reüniront sous l'vnité Monarchique; que les apparences de tous les mal heurs qui nous menacent, auorteront enfin à la confusion de leurs autheuts; & que la France victorieuse de tant d'ennemis, reprendra la beauté de son premier visage.

II. La confusion des trois Estats du Clergé, de la Noblesse, & du peuple fera la seconde cause des desordres qui trauesent le bel ordre de cette Monarchie: Neantmoins auant que de m'engager à la preuue de cette verité, ie pense qu'il est à propos de presupposer que tous les gouuernemens tant Democratiques, Aristocratiques, que Monarchique, sont composez de ces trois parties, du Clergé, de la Noblesse & du Tiers-Estat; & qu'il n'est pas possible que les troubles & les desordres se glissent dans le gouuernement, pendant que le Schisme ne trouuera point d'entrée pour aller diuiser ces trois illustres corps; ou que la confusion du moins ne pourra point les peller-mesler, pour oster la subordination ou bien plustost la correspondance mutuelle qui doit estre entre eux, afin de faire rouler d'une constante égalité les roües de la Monarchie, par le moyen de l'agreable concert de leur bonne intelligence.

Il me reste donc à scauoir en quoy consiste cette intelligence qui doit composer le concert ou l'Harmonie des trois Estats; pour conclurre puis apres, que ne se rencontrant pas dans cette Monarchie, il faut necessairement qu'on en fasse la principale source des desordres qui troublent sa tranquillité: sa connoissance n'en sera pas trop difficile, si toutefois on veut considerer que le deuoir du Clergé

n'est autre que de borner son ambition dans les termes des choses sacrées qui sont de son ressort; & de mettre vn bon reglement dans la police de la Religion, sans pretendre autrement à celle du gouvernement ciuil, que lors qu'il y sera forcé par les debordemens de ceux qui en sont le œconomes. La Noblesse doit auoir l'intendance de tout ce qui concerne le gouvernement Politique tant en la paix que dans la guerre; & le Tiers-Estat ne doit pretendre à tout rompre qu'à la faueur de l'execution des ordres de ceux qui ont le maniment des affaires ne pouuant en briguer le commandement qu'avec temerité, comme il feroit sans doute vn monstre, si toutefois il pretendoit ou s'esleuer au dessus, ou du moins marcher de pair avec la Noblesse: tandis que cette intelligence se trouuera dans les trois Estats que le Clergé ne se meslera point dans le profane; que la Noblesse ne se raualera point à des choses indignes, & que le peuple n'aura point l'ambition de s'esleuer au dessus de sa bassesse; toutes les portes des desordres seront fermées, & les orages ne pourront iamais bouleuerfer la tranquillité des Estats.

Mais feroit-il bien possible que cette diuine paix peut estre aujourd'huy le Paradis de cette Monarchie; puis que ce cahos Politique a tellement confondu les trois Estats; qu'on ne scauroit plus, ni distinguer le Clergé d'avec la Noblesse, ni celle-cy d'avec le peuple. Si nous montons sur la poupe de l'Estat Politique, nous y trouuerons des Cardinaux, qui en reglent le gouuernail; Si nous allons dans les champs armées nous y verrons des Archeuesques qui les conduisent; Si nous voulons frequenter la Cour, les Euesques en sont les plus habiles courtisans; Les Capucins mesmes qui le croiroient ont mis leur longue barbe dans le gouuernement, & les Religieux sont aujourd'huy les plus empressez pour se mesler viuement des affaires d'Estat.

Voila de ja vn tres mauuais commencement, ou bien plustost vn grand prejugé de la mes intelligence qui doit estre entre les trois Estats, puis que le plus Religieux est dans le desordre; & que celuy qui ne doit professer que la sainteté, s'engage neantmoins avec tant d'impunité dans le profane: Mais voyons si le plus bas est dans son deuoit; tant s'en faut qu'il se contente de se ranger avec modestie dans les termes de sa petitesse, qu'il pretend mesme de le porter aussi haut que son superieur, & de ne luy ceder en rien que dans l'idée qu'on a qu'il n'est pas si releué que luy.

Qu'on aille dans les Parlemens, on n'y trouuera presque point que des Roturiers, qui se sont esleuez avec leur argent pour acheter des seances sur les fleurs de lys: qu'on entre dans l'Eglise, les plus illustres croces sont entre leurs mains, & leurs testes qui ne sont faites que pour porter le joug de la seruitude, sont honorées de ses plus éclatantes mytres: qu'on voye dans la Cour, il n'est que des potirons de terre, des fils de Chandeliens, de Chapelliers, de Rotisseurs, &c. qui remplissent les premieres places de cette source des grands, parce qu'ils ont esté les plus hardis pour s'y éleuer par les voyes de l'injustice: Qu'on frequente le commerce, si l'on y porte jugement par la sumptuosité exterieure, on dira d'abord, que les honnestes gens sont des Roturiers, & que les Roturiers sont des Gentilshommes, puisque l'escarlate, la foye, & l'argent ne sont plus les marques infaillibles de la Noblesse, & qu'il est permis à chacun par les loix du luxe, de se mettre dans la posture que son caprice ou son ambition luy pourront suggerer.

Puis que le Clergé & le peuple sont dans le desordre, la Noblesse quitte le milieu, ne scauroit estre dans son deuoir quelque estude particuliere qu'elle fit pour s'y maintenir: Les premieres charges des armées luy appartiennent: Le Clergé & le tiers Estat les luy rauissent par la tyrannie de la faueur: Le maniment de l'Estat luy doit estre conserué: Les intrigues du Clergé seront enfin en prescription d'y mettre des Cardinaux: Il n'appartient qu'à elle seule de donner des Courtisans à la Cour: On y voit cependant plus de Prelats que de Gentilshommes: La magnificence exterieure doit estre la marque du rang qu'elle tient dās les Estats: & neantmoins nous voyons que le peuple à tant d'ambition, qu'il fait voir plus de pompe & de brauerie sur le theatre du monde, que ceux-là mesme qui sont destinez pour la gloire de leur condition, pour y représenter les premiers personnages. Ainsi ie pense qu'il me reste à conclure, que les trois Estats sont pesses-meslez, & que ce Politique concert qui deuroit estre entr'eux, pour faire aller d'un beau train la Police du gouvernement, est rompu par l'ambition du premier, par la lascheté du second, par les extrauagances du dernier, & par la confusion des trois en general.

Est-il donc possible, que l'Estat ne soit point bouleuersé par les orages qui trauersent aujourd'huy son repos, puis que les parties qui en composent le corps Politique sont dans la mesme intelligence?

Est-il possible que les respects de la Religion y soient inuiolables, puis que ceux qui en sont les Intendans ne se messent que dans la Politique profane? Est-il possible que la Monarchie soit bien ser-  
 uie, puis que ceux qui en doiuent porter le joug, veulent le secouer de leur teste, pour le mettre sur celle des commandemens? Est-il possible que le Royaume soit bien gouverné, puis que tout le monde y veut commander? Est-il possible, dis-je, qu'on y puisse iamais trouuer aucun bel ordre pendant que les trois Estats qui le composent, seront desordonnez.

Que faut il donc faire à cela: le remede n'en est pas difficile, si les malades s'en veulent rendre capables; C'est à dire si le Clergé se veut contraindre dans le terme des choses sacrées, si la Noblesse se roidit pour ne se raualler iamais, & si le peuple s'y veut captiuier dans la petitesse de sa dependance. Que les Prelats laissent la Cour à la Noblesse, & qu'ils se retirent dans leurs Dioceses, pour maintenir la Religion dans sa pureté; & les sujets dans l'exacte obseruation des Loix par les apprehensions des scrupules de conscience: que la Noblesse reprenne son train, qu'elle gouverne les armées pour faire auoiter les menaces de nos ennemis, qu'elle manie le ty-  
 mon de l'Estat; & qu'elle marque par sa magnificence exterieure, le rang qu'elle tient dans l'Estat; que le peuple sçache, qu'il se détruit en voulant commander qu'il s'abaisse en se relevant, que le luxe est la marque de son infamie, & l'amorce de son oppression, que la pompe exterieure ne fait que rendre ses chaines plus esclatantes, & la passion de luy commander plus tyrannique; & que le veritable moyen de viure en repos, n'est autre que de viure avec tranquillité dans le joug paisible de sa dependance.

Si la France en pouuoit venir à ce reglement des trois Estats, par l'vnion pacifique qu'ils pourroient entretenir parmy eux; & par le veritable contentement qu'ils pourroient trouuer dans les termes de leur pouuoir; Il ne faut point douter qu'elle ne se rendit d'abord necessaire à toute sorte de traueses; & que le calme ne rentrât dans l'Estat avec la mesme tranquillité qu'il y regnoit autrefois sous la paisible domination de Henry le Grand: Mais la confusion de ces trois membres du corps Monarchique se trouue si meslée par les intrigues de Martin, que si le bel ordre n'est pas impossible, il est du moins parfaitement difficile.

III. Je veux faire passer l'impunité des crimes pour la troisieme cause des desordres de cet Estat: & ce la mesme avec tant de raison que l'écriture sainte fait foy, qu'en punitiõ d'une seule impunité Dieu chastia bien figoureusement autrefois toute la Tribu de Benjamin comme nous lisons dans l'Histoire de Lacedemone, que les Dieux ne permitent iadis la sanglante deffaitte de la iournée de Leudre, qu'en vengeance de l'impunité d'un malicieux homicide que la passion auoit fait commettre au general de Sparte auant la bataille.

Si ie voulois prendre la source des troubles de l'Estat dans l'impunité des crimes qui se commettent par les particuliers, il ne faudroit plus s'estonner que de voir si peu de desolation dans la France apres auoir esté les telmoins de Sacrileges, des Sodomies des viollemens, & des brutallitez qui s'y sont commises, sans que la vengeance s'en soit iamais ensuie, mais ie ne veux toucher que l'impunité des crimes qui se commettent par les personnes publiques, & qui sont pour parler avec S. Chrisostome, les estandars du vice, les arcenals du diable & les phares de l'impieté.

Est-il de plus grande impunité que de permettre qu'un Ministre mette le feu aux quatre coins de la Monarchie sans luy casser la teste pour en esteindre l'incendie, avec toute l'effusion de son sang, est il de plus grande impunité que de voir saper les fondemens de la Royauté par un fauory, sans le traiter d'abord en criminel de leze Maieité au premier chef, est-il de plus grande impunité que de voir succer à une sangsue estrangere toute la substance du peuple, sans ia creuer: est-il de plus grande impunité que de voir piller les trois cents millions, sans massacrer l'autheur: est il dis-je de plus grande im-

punité que de n'ordonner qu'un simple punition à celui que les millions d'incestes, d'adulteres de parricides, & de sacrileges, rendent coupable dans toutes les Tournelles de l'Europe?

Il n'est neantmoins que trop vray, que Mazarin est coupable de la decadance de la Royauté, de l'oppression des Princes, des miseres du Peuple, & de la ruine de toute la Frâce. Il n'est que trop vray, qu'il a succé le Clergé, qu'il a pillé toute la Noblesse, & qu'il a vollé tout le tiers estat; il n'est que trop vray, qu'il a despoillé les Autels, qu'il a violé les Sanctuaires du Temple, qu'il a prophané la Sainteté par le pernicious exemple de sa vie scandaleuse; il n'est que trop vray, que les carnages estoient ses iouets, que les cruautez estoient ses passe-temps, & que les iniustices estoient ses ordinaires pratiques. Que luy a-t'on fait en punition? il a esté condamné, à quoy, aux galeres? c'est trop peu; aux gibets, ce n'est pas assez au feu. l'Arrest en seroit trop doux. Rien de tout cela: il n'a esté condamné qu'à fortir de France, & à desomparer la personne du Roy.

Ne vous estonnez donc plus pauures opressez si vous voyez des desordres apres cette impunité; la justice innocente n'a fait que déchainer le Lion qui nous doit deschirer; elle a plustost esguilé qu'emouffé ses griffes; & nostre sang dont il s'est si delicieusement repeu pendant sept années ne luy seruira que pour irriter desormais son appetit afin de se ioindre avec nos ennemis pour le venir à succer plus entierement. l'Angleterre cet illustre parricide luy tend le bras; les princes d'Allemagne l'appellent à leur secours; l'Espagne est sur le point de s'en seruir pour nous trauffer, & pour cette raison n'ay-ie pas iu-

ste raison de dire que l'impunité des crimes est la source des desordres, puis qu'il est asseuré qu'en punissant ce ministre le plus detestable des mortels la France obuioit par ce seul moyen à tous les troubles que les apparances visibles nous font desia pressenter.

Il est vray que cette importunite nous coustera beaucoup. Mais enfin ie pense que celle des Intendants des prouinces, & des partisans ne nous fera pas moins pleurer, si les mauuais destins de la France peuvent encore preualoir pour remettre iamais les tailles en party & la tyrannie des impositions en leur premiere vogue: pouuoit-on nier à la iuste vengeance des peuples, la punition de ces voleurs publics lors qu'on les a rappelez? ne falloit il pas leur faire rendre conte du bien de la veufve & de l'orphelin qu'ils auoient pillez? n'estoit il pas trop iuste qu'ils reuomissent le sang des pauures dont il s'estoient repeus, afin que leur punition seruit du moins d'exemple à la posterité & que la iuste apprehension d'une semblable disgrace fut desormais la bride des violences de ceux qui seroient admis dans l'administration des biens de l'Etat?

Si les Espargnes sont vuides. que ne les remplit-on dans l'abondance des partisans qui se sont enrichis du bien du peuple & du Roy? si le Louure n'est pas acheué par l'impuissance que l'on a de fournir aux despenses qui sont necessaires pour cet effet, que ne fait on demolir ces superbes Hostels des voleurs publics pour mettre la derniere main à cette bastisse Royale? est il necessaire qu'un fils de Chandelier ait trois cent mil liures de rente qu'il a volez au public, qu'un Aduocat d'un simple Presidial ait esleué son reuenu iusques à vn million? est il iuste que les Sceaux qui sont les marque-

de la Iustice, & les veritables caracteres de la Royaute, ayant esté neanmoins les instruments de la plus visible iniustice du Siecle, pour l'accroissement de quatre vint mil iusques à dix & sept cent mil liures de rente: ne faudroit il pas que ce fils de Rotisseur, qui a pillé iusqu'à quinze millions, que ce Sauetier qui s'est enrichi de quatre cent mil liure de reuenu, & tant d'autres que nous voyons tous les iours avec desespoir, fussent obligez par la rigueur des loix de reuoir tout ce sang & de faire amande honorable à Dieu, au roy, & à la Iustice?

C'est en punissant les crimes des personnes publiques, que la Iustice peut aller au deuant des desordres qui troublent ordinairement la tranquillité des Estats, tant par l'apprehension generale que ces sortes de factions y entrent dans les esprits des particuliers, que par creance qu'on fait auoir à l'Authorité des Magistrats sur l'esperance infallible ou que le peuple sera soulagé ou que leur iustice dans le maniment des affaires, sera ompensée, ou leurs maluersations seront punies.

IV. Il me m'envay toucher vne quatriesme source de desordres, qui semblera n'estre point differente de la premiere, quoy que neanmoins elle n'ait avec elle qu'une certaine alliance d'interest qui les fera paroistre dissemblables en leur fin: c'est la trop grande abondance de biens qui se trouue au iourd'y dans les gens d'Eglise, & que ie pretends faire passer pour vne des plus fecondes causes des desordres, qui sont dans cette Monarchie. Je ne doute pas que les ecclesiastiques vertueux ne tombent d'accord avec moy de la verité de sentiment, mais ie me resous aussi d'estre exposé à la censure des vicieux, qui ne manqueront pas de me traiter d'ignoi-



rant, par ce qu'ils iugeront que ie les choque dans la plus ardente de leurs ambitions, & que ie les veux despoiller de tous leurs tresors pour les donner à discretion à toute sorte de monde.

La premiere raison dont ie pretends appuyer cette verité, m'est fournie par la supposition que j'ay desia fait, que la Religion doit estre la base & le fondement de la bonté du gouvernement Politique: tellement que ie conclus de là, que la Religion, ne pouuant subsister dans sa vigueur, que par le moyen des gens d'Eglise qui en sont comme les economes, il faut donc necessairement que les Ecclesiastiques se tiennent dans leur deuoir, afin de n'estre pas les causes de sa decadence, par la mauuaise conduite de leurs deportements. Or est il qu'il est impossible que les Ecclesiastiques fassent compatir ensemble la vertu & les richesses, & qu'ils abondent à mesme temps en bonté & en biens de fortune.

Si quelque opiniastre veut nier cette verité qu'il combatte les sentiments de Dieu, qui n'a basti les fondements de la Religion que sur la pauureté, & qui mesme n'a pas voulu que ses predicateurs eussent la preuoyance du lendemain, pour ne se reseruer que le soing de conseruer les graces de Dieu en se reposant entierement sur sa bonté de toutes les necessitez de la vie: les Euangiles, les premiers Apostres, les premiers Papes & les premiers Euelques me pourront dementir, & ie suis tout prest de retracter ma proposition, s'il se trouue quelqu'un d'assez ignorant qui puisse ne scauoir pas, que la Religion n'a iamas fleuri plus glorieusement, que lors que les Ecclesiastiques ont veu dans l'amour & dans l'exercice de la pauureté.

Comment seroit il donc possible que cette religion fut auourd'hy dans sa vigueur, puis que ses

Prestres ne respirent rien tant que l'ambition de s'enrichir, c'est à dire la Passion de n'estre les protecteurs de la religion qu'en apparence, & de viure en effet dans les poursuites de la vanité la plus contraire à la profession des Ecclesiastiques: vingt-cinq, trente, soixante, quatre-vingts, cent mil liures de rentes, carrosses, pages, gentils hommes, mutes de chiens, & tous ces semblables appareils ne sont ils pas incompatibles avec la pauvreté des Prestres? & ne faut il pas aduouër que ces richesses ouurent tous les iours la porte à l'ambition des Grâds, qui n'entrent dans l'Eglise que sur l'esperance qu'ils ont d'y trouuer de quoy fournir à leur auidité, pour marquer par la superbe de leur train, le rang qu'ils pretendent tenir dans le siecle par dessus les autres.

Ce dereglement est si fatal à la tranquillité des Estats, que la Religion venant comme à se seculariser par l'ambitiou de ses Prestres, & ne pouuant par mesme raison maintenir les peuples dâs le respect des loix, il faut necessairement que le gouvernement politique en patisse & qu'il se ressent de alterations de celle, dont la vigueur doit estre l'ame de la bonté de toute sa conduite: si les anciens Prelats n'eussent esté les veritables independâts de toutes ces faueurs de la fortune, n'est il pas vray que la Politique ne leur eut pas permis d'afronter genereusement les Empereurs & de porter les oracles de la verité dâs les balustres des Roys: n'est il pas vray que toutes les raisons d'Etat les obligoient de flater les vices de leurs Souuerains, afin de les obliger en reuanche par la lascheté de cette complaisance, de seconder les intentions qu'ils auroient eu de trauailler genereusement à l'agrandissement de leur fortune? mais le mespris qu'ils faisoient de la

pompe de tout cet extérieur, leur faisoit regarder l'autorité Souueraine dans la superbe comme vn vain orgueil qui deuoit enfin s'eschoüer à l'es-cueil de la Religion, & qu'il ne falloit aucunement respecter à moins qu'elle ne se rangeat dans le de-uoir du veritable Chrestien.

Cette reflection me fait encore conclure contre l'abondance des Prelats, qui s'imposent vne necessité indispensable de flater & de complaire à toutes les passions des grands, par la passion qu'ils ont eux mesmes de pousser leur fortune par leur entremise. Ce qui ne se pouuant en aucune façon sans renoncer à l'autorité qu'ils ont de releuer aigrement les Puissances, lors qu'elles viennent à s'oublier de leur deuoir, il faut necessairement que celles-cy s'emportēt plus impunemēt à toute sorte d'excez sur la fausse creāce quont ils qu'ils sont irreprochables; puis que les Iuges des mœurs, ne les censurent point: & voila la principale source des desordres du temps, qui n'eussent iamais trouble nostre repos, si la France eut eu quelque Ambroise, ou quelque Bernard qui en eut estouffé la naissance, par les obstacles victorieux qu'il eut peu opposer aux pernicioeux deffins des ennemis domestiques de cet Estat: Mais cette passion insatiable de s'enrichir a tellement desbauché les esprits des Prelats, qu'ils ont plustost irrité que corrigé les mauuaises intentions des puissances par ce qu'ils estoient eux mesmes en deffin de se seruir de leur Autorité pour le restablissement de leur fortune: iuge qui voudra de cette reflection.

V. Le mauuais vsage de la Politique ou l'vsage de la mauuaise Politique n'est pas vne des moindres sources dont les troubles & les malheurs sont sortis pour venir inonder dans cete Estat. Les Po-

litiques me demanderont d'abord qu'est-ce que j'entends par la mauuaise Politique, ou par le mauuais vsage de la Politique, mais helas l'experience de nos malheurs ne nous a que trop instruits dans cette connoissance; & nous ne sommes que trop scauans dans les souplesses de la Cour, depuis que le plus scelerat des mortels y a fait glisser la contagion des intrigues Italiennes pour y corrompre la candeur Françoise.

Ne nous a ton pas voulu faire croire depuis que ce Corsaire a gouverné les renes de la Monarchie, que les Rois n'estoient non plus esclaves de leurs parolles que de leurs subiets, & qu'ils se reseruoient la liberte de se pouuoir de dire, quelque assurance neantmoins qu'ils donnaissent pour l'establissement des traitez: Ne nous a t'on pas voulu persuader que nos vies & nos biens estoient dans le commandement Despotique de nos Souuerains, & que pour cete raison les subiets ne pouuoient point poursuiure l'esloignement des mauuais Ministres qui se maintenoient par leur faueur: N'auons nous pas veu que la consideration de l'interest estoit la seule dispensatrice des charges & qu'on n'a presque iamais rien donné par le motif ou par le principe du merite ou de la vertu.

La premiere de ces maximes a mis les peuples dans le deffy des promesses de leur Souuerain, les obligeant par mesme consequence à ne s'attendre point à aucune sorte de traité, dont les effets estoient dans l'incertitude; mais à pousser vigoureuusement les affaires, pour les terminer par force à leur aduantage: resmoins les Bordelois: La seconde maxime a fait voir aux peuples qu'ils auroient tousiours ce detestable Ministre sur les bras, s'ils n'en attendoient la deffaitte que la Iusti-

ce du Souuerain, lequel presumant d'auoir vn pou-  
 uoir despotique sur nos vies & sur nos biens, par les  
 fausses idées de ses flatteurs, ne se fut iamais mis en  
 estat de se défaire de l'executeur de cette tiranni-  
 que autorité; & les a obligés par mesme raison de  
 ne reposer iamais iusqu'à ce qu'ils l'ayent precipi-  
 té du faiste du Gouvernement: la troisieme maxi-  
 me a deserté les voyes de la vertu, puis qu'elle n'e-  
 stoit plus le chemin des charges & des honneurs,  
 & les intrigues ont esté les plus beaux exercices  
 des pretendans, par la creance qu'on auoit, que  
 ceux qui scauoient le mieux broüiller estoient les  
 mieux recompensés.

Si le demon se fut messé de faire glisser quelques  
 mauuaises maximes dans le Royaume pour y se-  
 mer le schisme & la diuision, n'est-il pas vray qu'il  
 n'en pouoit point trouuer de plus efficace, que  
 celles que ie viens d'estaller, puis qu'elles blessent  
 les peuples dans le lieu où ils sont les plus sensibles  
 & que les iustes soubçons qu'elles font appren-  
 der du dessein de la tyrannie, ne permet pas aux  
 peuples d'en voir les progresz, sans y former des  
 obstacles par leurs souleuements: on n'a qu'à  
 verifier cette verité dans les exemples du temps,  
 pour dire avec moy qu'elle est indisputable.

Ces trois maximes qui sont comme les fonda-  
 mentalles de la Politique du temps, en ont enfan-  
 té plusieurs autres, qui mettront enfin cét Estat à  
 la veille de sa derniere desolation, si la Cour ne se  
 haste d'en preuenir les funestes effets par le retour  
 de la Politique de nos ayeux, & des heroiques ma-  
 ximes des Henris, des Philippes & des Louïs. Les  
 fourbes introduites par ce mal-heureux estranger  
 ne scauroient iamais cōpatir avec la candeur Fran-  
 çoïse, qui ne peut estre separée de la bonté de no-

stre Genie qu'avec des conuulsions entierement mornelles à la tranquillité de nostre repos: L'hypocrisie est trop contraire à la sincerité que nous auõs de tout tẽps tesmoignée pour l'exercice de la Religio; & cet esprit intrigueur avec lequel ce broüillon a constamment trauersé le repos de l'Estat ne scauroit iamais simboliser avec le naturel heroïque des François, qui font gloire de marcher plus rondement par les voyes de l'honneur, & de ne fuir rien avec tant d'horreur que ces infames détours des lâches, ou la vertu ne paroist iamais que dans ses pasmoisons ou dans ses fuites. Ce ne seroit pas vn petit auantage pour cet estat, que de rappre'c cet esprit heroïque dans le gouuernement, & celuy qui pourroit en exiler entierement ses maudites maximes, n'auroit pas moins de merite pour prendre entierement au Ministère d'Estat, que ce voleur Sicilien s'en rendoit tout les iours indigne par les pratiques infames de toutes ses pernicieuses maximes.

Après auoir montré que le mespris de la Religio, la confusion des trois Estats, l'impunité des crimes l'abondance des richesses des Ecclesiastiques & le mauuais vsage de la Politique, sont les veritables causes de tous les desordres, qui ont trauersé, qui trauersent, & qui trauerseront desormais cet Estat, ie pense qu'il ne sera pas hors de propos de faire voir par vne application generale à tous les troubles de la Monarchie, que la mes intelligence des grands & la desunion des subiets d'avec leur souverain, bien loin d'en estre causes, en sont plustost les effets & que ces fatalles diuisions ne sont que des escoulements malheureux des cinq sources que ie viens de descouurir.

N'est il pas vray que les impunitẽz des iniustes

emprisonnements du Duc de Beaufort, du Marechal de la Motte, & de la mort du President Barillon dans la plus visible innocence du monde, ont esté les preiugez infailibles de la tyrannie de Mazarin, que tout le monde iugea d'abord deuoit estre le fleau de la France, puis qu'il auoit assez de pouuoir pour attenter à la vie & à la gloire des Princes sans que la Iustice se mit en estat de luy donner sur les doigts. Les voleries trop manifestes du Sur-Intendât Emery à la veue du plus illustre Parlement de France, n'ont elles pas fait dire à tous les Peuples que si ce larron d'État mouroit dans son liêt, les gibets n'estoient plus coupables, & qu'on deuoit desormais prendre auantage de cette impunité pour s'emporter sans crainte, à tous les excez que l'ambition pourroit suggerer à vn chacun; qui est-ce qui a reuolté les esprits des Gascons que la seule impunité des violences de leur Gouverneur lequel à cru n'estre point obligé de moderer ses brutalitez, parce qu'elles estoient autorisées par le premier Ministre d'État, & que la Cour ne se dispoit pas à les empescher: ne sçauons nous pas que l'effroyable artērat de la detention iniuste des trois plus illustres princes de la Monarchie entreprise & executée sans passion, à allumé le feu aux quatre coins de l'État pour y consumer celuy que la Iustice espargnoit apres le comble de tous les crimes.

Quand ie diray que le Iansenisme & le Molinisme ont disposé les peuples à la defunion d'avec leur Souuerain; par les commencements du Schisme que leur diuision a fait naistre dans la Religiõ Romaine, ie pense que ie n'auāceray que ce qui a esté confirmé par le sentiment de tous les Politiques, par la raison qu'ils ont eu d'asseurer que n'estant

rien qui vnisse tant les esprits que la cōformité des  
mesmes sentimens touchant la mesme Religion; il  
n'est rien qui les diuise tant, & qui les dispose à la  
sedition que la diuersité des opinions que les Do-  
cteurs font paistre dans leur premiere creance: &  
certainement l'en puis encore confirmer la verité  
par l'experience qu'vn chatun peut auoir de sa  
propre conscience, qui ne luy permet sans doute  
pas de secouier le joug de l'obeissance Monarchi-  
que & Politique, pendant que l'vnité de la Reli-  
gion le luy fait respedier, à raison de l'alliance que  
cette derniere a avec la premiere, comme estant  
ou son original ou son premier modelle.

Je ne pense pas qu'on me puisse nier que la con-  
fusion des trois Estats n'ait porté le desordre dans  
la Monarchie, puis que tout le monde est conuain-  
cu, que leur bel ordre & la tranquillité publique  
sont freres & sœurs, & qu'en se confondant ils por-  
rent necessairement le chaos Politique dans l'Estat  
dont ils sont les parties totales: N'est-il pas vray  
que si les Prelats se tenoient dans leurs Dioceses  
sans se meller des affaires d'Estat, ils pourroient  
maintenir les Peuples dans le respect inuiolable  
qu'ils doiuent à leur Souuerain, par la grande au-  
thorité que ces Souuerains des consciences ont sur  
les esprits pour les rendre capables de toutes les  
maximes qu'ils veulent leur inspirer? C'est cette  
raison qui fit dire autrefois à Louys douze que Ber-  
trand, Guilleragues Euesque de Thoulouse luy ren-  
doit plus de seruire dans son Diocese, par le soin  
qu'il prenoit de maintenir ses diocesains dans l'o-  
beissance, que tous les autres Euesques qui estoient  
pour lors en Cour par les Cōseils & les aduis qu'ils  
s'ingeroient de luy donner pour le gouvernement  
de son Estat: on ne pense que la Royne ne gaigne-  
roit



roit pas peu pour Reunir toutes les diuisions du Royaume, s'il renuoyoit les Prelats dans leurs diocese, à la reserue de ceux que la necessité des affaires ne peut pas dispenser de se tenir en Cour pour le reglement Chrestien de sa maison Royal.

Pendant que le peuple se tiendra dans cete arrogance exterieure, qu'il ne se contentera pas de la petitesse de son dernier rang, qu'il voudra marquer par la pompe & par la magnificence des habits, ce luy que son ambition luy voudroit faire tenir dans l'Estat, il n'est pas possible qu'il puisse porter le ioug de l'obeyssance sans murmurer, & que cette idée imaginaire que sa propre ambition luy donne de ce qu'il n'est pas, luy permette de respecter les ordres de son Souuerain, sans en examiner premierement la valeur ce qui ne se peut qu'avec vne breche entierement mortelle à l'obeissance, qui ne peut pas estre inuiolable à moins que les commandemens ne soient receus avec vne aueugle soumission: C'est pourquoy nous lisons dans Suetonne que Cesar ne fut pas si tost paisible possesseur de l'Empire Romain quoy que sous le titre de dictateur, qu'il deffendit au peuple l'Escarlate & la soye par la maxime qu'il auoit commune avec tous les Politiques du monde, que cette pompe exterieure l'esblouit & qu'il ne peut pas s'imaginer qu'il ne soit né pour le seruage puis qu'il peut porter les marques de ceux qui commandent: vne declaration du Roy sur ce sujet ne seroit pas mal à propos.

Si les gens d'Eglise n'estoient pas si riches ils en seroient plus gens de bien; & l'estat sans doute moins incommodé, ie n'en dis pas dauantage sur ce sujet de peur de faire bruit, pour passer à l'usage de la mauuaise Politique, que ie donne pour la source intarrissable des desordres qui bouleuerse-

ront incessamment cét Estat, iusqu'à ce qu'on ait exilé cet esprit de fourberie, pour y rappeler celuy de la candeur françoise. N'est-ce pas à raison de l'idée que les Bordelois auoient que la premiere maxime du Mazarin estoit de ne tenir iamais sa parole, qu'ils ne voulurent iamais entendre à aucune sorte de traité pendât que le Roy estoit à Libourne, & qu'ils prirent le dessein de porter les affaires dans cette extremité ou nous auôs pleuré, de voir l'authorité Royale presque reduitte aux abois? N'est-ce pas par l'apprehension de ces malheureuses maximes de fourberie que le Mazarin faisoient regner à la Cour, que la Prouence s'est veüe reduitte à la veille d'une guerre ciuille, par la creance qu'elle auoit qu'il falloit se méfier de toutes les compositions qu'elle pourroit faire avec ce malheureux Ministre.

Si ie pouuois icy rapporter tous les exemples qui fortiferoient mô dessein, sans importunité, ie m'estendrois sur toutes les particularitez des diuisions de l'Estat pour montrer que la mauuaise Politique en a esté la seule cause: Mais il me suffit de sçauoir que personne ne l'ignore point, & de dire pour conclurre ce discours que l'esprit de fourberie est le boute feu des seditions parmy les francs, & qu'il n'est rien de plus choquant à leur esprit; que lors qu'ils considerent qu'on se sert du pretexte de leur propre sincerité, pour le fourbe plus heureusement: Cette façon d'agir est pour l'Espagne ou pour l'Italie ou l'on n'a iamais gouverné que pour monopoles, & par intrigues; Mais la France fait profession d'une trop heroïque generosité pour pouuoir faire compatir ce malheureux commerce de fourbes avec l'œconomie de sa conduite.

FIN.



